

MEHDI
BELHAJ KACEM

PHILIPPE
NASSIF

Pop philosophie

Entretiens

DENOËL

Extrait de la publication

Pop philosophie

DES MÊMES AUTEURS

MEHDI BELHAJ KACEM

Cancer, Tristram, 1994

1993, Tristram, 1994

Vies et morts d'Irène Lepic, Tristram, 1996

L'Antéforme, Tristram, 1998

Esthétique du chaos, Tristram, 2000

Society, Tristram, 2001

L'Essence n de l'amour, Tristram/Fayard, 2001

La Communauté virtuelle, Sens & Tonka, 2002

Théorie du trickster, Sens & Tonka, 2002

La Chute de la démocratie médiatico-parlementaire,

Sens & Tonka, 2002

Événement et répétition, Tristram, 2004

L'Affect, Tristram, 2004

PHILIPPE NASSIF

Bienvenue dans un monde inutile, Denoël, 2002

Mehdi Belhaj Kacem
Philippe Nassif

Pop philosophie

Entretiens

DENOËL
MÉDIATIONS

© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Penser n'est pas l'écoulement d'une capacité personnelle. C'est le pouvoir durement conquis contre soi, d'être contraint au jeu du monde.

Alain BADIOU,
Deleuze

Nous réaliserons la pop philosophie que Deleuze a, de son propre aveu, semi-échoué à accomplir. La Ruse de l'Histoire est que le livre de philosophie contemporaine le plus difficile, et même de tout le siècle dernier, sera celui qui l'accomplira. Nous pouvons rêver d'une Université populaire. Nous n'avons les moyens que d'en proposer un embryon. Nous le ferons.

Nous ferons cette pop philosophie dans la rue s'il le faut.

Mehdi Belhaj KACEM,
L'Affect

Préface

C'est un soir de janvier 2003. Je remonte les Grands Boulevards sous la pluie et sur deux roues, il fait nuit depuis des heures, et j'ai rendez-vous, pour l'interviewer, avec Mehdi Belhaj Kacem. La raison ? « Think different » : c'est le titre du dossier qu'au magazine *Technikart* nous consacrons aux intellectuels vifs et actifs mais que la matrix médiatique s'obstine à ignorer. À l'époque, souvenez-vous, la situation est déjà bien foireuse. L'ombre du 11 septembre — relayée en France par l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour des présidentielles — voile chaque jour un peu plus les esprits et hystérise les débats. Ces dernières semaines, la scène intellectuelle vire carrément au glauque : réduite à des arguties ineptes autour d'un pamphlet mou — le bien nommé *Rappel à l'ordre* de Daniel Lindenberg — dans lequel est suspectée de dérive extrême-droitière toute tentative de penser hors de l'hyper-centre médiatique, cet étroit cercle de la raison façonné depuis la fin des années 70 par les « nouveaux philosophes » et aujourd'hui bordé par la gauche libertaire et la droite libérale. La panique et l'asphyxie nous gagnent, les explosions insensées et les effondrements dépressifs se présentent, cela ressemble de moins en moins à la démocratie et de plus en plus à l'empire. Ce qui n'est pas signe de bonne santé. Et c'est donc dans ce noir-c'est-noir moment de la vie intellectuelle française que l'idée — simple, lumineuse, évidente — me tombe dessus : « faire un livre d'entretien avec MBK ! »

Je n'avais alors rencontré ce dernier qu'une seule fois, un an auparavant. La rédactrice en chef d'un magazine branché avait eu l'idée d'organiser un dialogue entre deux jeunes trentenaires aux cheveux longs et aux théories pop. Perso, de Mehdi, je ne savais trop quoi penser. *1993* ou *L'Antéforme* m'avaient fait grande impression mais son virage philosophique me laissait perplexe — j'ai du mal à décoder le deleuzisme épileptique d'*Esthétique du chaos* et de *Society*. La rencontre fut pour moi un choc enthousiasmant. Voilà un jeune homme dont les écrits, à l'époque, étaient à peu près aussi opaques que sa parole était solide et brillante. Voilà un intellectuel qui articulait la philosophie la plus pointue aux motifs existentiels les plus actuels — mœurs hip-hop et brutalité marchande, frivolité dépressive et sitcomisation de la vie amoureuse, compétition des ego et désertion du politique. Bref voilà un penseur qui, parmi les jeunes philosophes, « gens établis de longue date au point de rencontre de la pornographie contemporaine et de la hauteur grecque », est peut-être le seul « qui partage tout cela bien sûr, mais qui sait qu'il doit y avoir une pornographie grecque et une hauteur contemporaine. Qu'il faut chercher cette inversion, la reconnaître ou la créer », écrira Alain Badiou dans son élogieuse préface à *Événement et Répétition*. Seul problème : l'auteur de *Cancer* est alors surtout célèbre pour de mauvaises raisons : la posture pop de l'écrivain maudit — celle que *Libé* célèbre en 1998 en titrant « De Sartre à Mehdi Belhaj Kacem, les écrivains de nos 25 ans » — plutôt que celle de l'interprète visionnaire d'une génération née sous X.

Or c'est bien une seconde naissance que connaît MBK depuis quelques saisons. Après avoir longtemps cherché un langage nouveau pour dire la nouvelle ère, il découvre, en 2001, la philosophie d'Alain Badiou. Il la lit avec passion, la digère, la comprend comme peu de philosophes universitaires. Et se forge une conviction : avec *L'Être et l'Événement*, Badiou a accompli l'une des révolutions philosophiques les plus profondes depuis *Être et Temps* de Heidegger. Articulant un retour à Platon, fondant l'ontolo-

gie sur la mathématique, édifiant un système dialectique à partir de l' « antiphilosophie » de Lacan, il est le penseur qui sort la philosophie de ses impasses actuelles : celle de l'analytique anglo-saxonne et de la phénoménologie heideggerienne, du flou amoralisme postnietzschéen comme de l'impuissante moraline kantienne. Et qui relance comme aucun autre le jeu spéculatif. MBK y trouve la structure lui permettant de reformuler à nouveaux frais ses intuitions essentielles. Et il communique la bonne nouvelle à ses amis, jeunes intellectuels de son âge, lors d'un séminaire informel baptisé « la cellule ». Lui dont les premiers livres étaient marqués du sceau de la solitude découvre la communauté et apprend à expliquer. Lui qui, selon une trajectoire typique de sa génération — il est né en 1973 — préférerait maltraiter les pères symboliques rencontrés sur son chemin (Debord, Derrida, Agamben), se place en disciple « reconnaissant » de Badiou. De ce double mouvement — découverte de la communauté, élection d'un maître — advient la deuxième naissance : celle du philosophe sans aucun doute le plus brillant de sa génération — en l'occurrence de la nôtre.

La certitude de tenir là un intellectuel exceptionnel mais ignoré se confirme à mes yeux lorsque, entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2002, MBK rédige un manifeste politique intempestif et précis, *La Chute de la démocratie médiatico-parlementaire*, qui aurait alors éclairci bien des consciences si seulement il avait été lu. Mais voilà : condamnée à errer sur le net, la tribune de MBK n'est pas publiée.

Soft censure ? Il était sans doute temps de s'en préoccuper. Car Mehdi Belhaj Kacem, mieux qu'un autre, prend en charge la trajectoire de notre génération et lui donne un nouveau sens. Sortir le jeune homme de son ghetto, c'est inscrire notre voix dans les débats à venir. Entendre ce qu'il a à nous dire, c'est se donner, enfin, les moyens d'opérer une rupture claire et décisive avec la génération 68 qui, encore aujourd'hui, écrase et domine les circuits de la représentation, impose les pensées en vigueur — en témoigne la sacralisation omnipotente et stérile de Deleuze, Derrida, Foucault ou Debord — et les

schémas idéologiquement corrects — sexe, rock et parti de gouvernement. Les moyens de cette rupture ? La philosophie et la politique. Soit les deux choses que nous avons consciemment, laborieusement, vindicativement refoulées tout au long de nos vingt ans, durant ces abrasives 90's dévolues au défoulement dionysiaque et à l'embrouillement névrotique avec cette cohorte de « pères » trop cool et bien méprisants. Mehdi a lui aussi suivi le même chemin : colère postpunk et marginalité prosituationniste, danser sur les ruines et guetter l'apocalypse, se connecter à la dernière sensation branchée. Mais avec quelques longueurs d'avance, il a opéré un basculement. Il est sans doute temps de le rejoindre.

D'où l'idée de ce livre à deux voix mais à la règle du jeu très claire. Ici, il n'a pas été question de faire de la philosophie — les livres de MBK sont disponibles dans toutes les bonnes librairies — mais de se livrer à un dialogue « pop philosophique ». Écrire un livre pour tous, donc, et d'abord pour ceux, nombreux, qui comme moi n'ont de la philosophie qu'une connaissance superficielle. Je me suis donc retrouvé dans la position inconfortable de l'idiot — mais qui *préférerait ne plus* l'être. La position aujourd'hui très commune de celui qui n'a lu de Deleuze que ses entretiens, ne connaît de Heidegger et Lacan que leurs commentateurs, n'a de Spinoza et Hegel que des souvenirs scolaires, se demande bien vers quoi penche le « a » de la différence derridéenne et n'a absolument aucune idée de ce à quoi pense Badiou — sinon qu'il est l'un des rares soixante-huitards à assumer encore aujourd'hui son engagement maoïste. Pop philosophie ? Deleuze a utilisé ce terme à propos de *Mille Plateaux*, tout en reconnaissant que le livre était, de ce point de vue, un « semi-échec ». Car pop philosophie, cela veut dire : une théorie exigeante et une pratique démocratique. Cela engage : à transmettre la pensée contemporaine la plus haute hors des murs de l'université. Cela commande : d'incarner axiomes et énoncés abstraits dans les objets concrets de notre quotidien, le porno et le spectacle, l'oppression publicitaire et l'esprit médiatico-parlementaire, l'excès d'art ou la logique du jeu

vidéo, le taux de suicide croissant d'une ère embourgeoisée ou l'intensité passionnelle de l'événement.

Pop philosophie est constitué de dix entretiens réalisés entre mars et septembre 2003, auxquels s'est logiquement ajouté en décembre 2004 un entretien de conclusion, « Là où tout commence », une fois le reste de l'ouvrage rédigé. Il est vrai que durant ces deux ans, MBK bougeait vite : dialoguait avec Badiou, corrigeait le manuscrit d'*Événement et Répétition* et rédigeait *L'Affect*, né d'une conférence à Normale Sup — les deux ouvrages ont été publiés par Tristram en novembre 2004.

Suivant la chronologie de nos entretiens, le livre est le reflet de ce bouillonnement expérimental dans lequel, une fois les grandes hypothèses posées, MBK s'est désormais engagé. Après un premier chapitre aux allures d'état des lieux, le chapitre 2 retrace la trajectoire de MBK. Le chapitre 3 expose le noyau philosophique, le moteur central de sa pensée. Les chapitres 4, 5, 6 la déclinent et l'explicitent en la confrontant à la question de la mort de Dieu, à l'ontologie du capitalisme, à la logique sexuelle, à la reprise du politique, à la mécanique médiatique, et enfin à la figure subjective du joueur, qui trouve sa voie par-delà le destructionnisme punk et la duplicité branchée. Enfin, le chapitre 7 pose les jalons des expériences à venir. Car *Pop philosophie* est un livre pour tous, certes, mais à la hauteur des enjeux contemporains. Et d'abord celui-ci : redonner le goût de l'ambition aux jeunes générations. Transmettre les catégories de pensée opératoires permettant de saisir le réel qui aujourd'hui nous échappe, et d'agir. Bref : sortir de l'infantilisme et entrer dans l'âge adulte.

Ainsi, d'entretien en entretien, j'ai été amené à redécouvrir l'évidence même : que la philosophie est effectivement le degré le plus haut de la pensée — « la pensée qui se pense elle-même ». Elle est le sommet de la pyramide des savoirs d'où découlent les autres sciences humaines — la sociologie, la psychologie, l'esthétique. En conséquence, se hisser au niveau de la philosophie la plus vive, c'est

gagner la possibilité d'embrasser d'un regard panoramique la masse chaotique des discours actuels, leurs causes, leurs soubassements, leurs effets. C'est, par ce geste exhaustif, dresser une cartographie impétueuse de notre société du spectacle qui, au prix d'une dislocation de la pensée, s'affirme depuis plus de vingt ans dénuée d'extérieur. C'est entrevoir la possibilité d'une sortie de cette idéologie occidentale. C'est comprendre que le lien entre philosophie et politique — que tente d'enterrer la triste catégorie libérale de « philosophie politique » — est très vivant, et qu'il nous revient d'en jouer sous toutes les tensions. Qu'il n'appartient finalement qu'à nous de décider si l'Histoire peut être remise en branle, ou non.

Car voilà : si le retour à une grande politique s'impose dans sa froide nécessité, c'est sans doute parce que Mehdi Belhaj Kacem se présente *après* Guy Debord. « Rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité », écrivait ce dernier dans *La Société du spectacle* en 1967. Nous sommes à ce moment crucial où la honte a effectivement atteint un seuil de publicité maximale. Nous vivons la saturation de la geste situationniste. Chacun, aujourd'hui, ressent, observe et comprend l'abjection à laquelle les contradictions internes du Capital le condamnent. Piégé par la systématique délocalisation de la vie et la continuelle injonction de jouir, notre atroce aujourd'hui apparaît vitrifié par la terreur et le conservatisme. Il y a là de bonnes raisons de se révolter. « Léniniser Debord » donc, suggère MBK avec force. Mais inversement : en amendant le système badiouiste d'une logique de l'affect, MBK « situationnise Marx ». Son pari ? Passer de la politique d'hier à celle de demain en y hybridant les mœurs dionysiaques et désenchantées d'aujourd'hui.

Pour le dire autrement, Mehdi Belhaj Kacem ressemble à un personnage rimbaldien mais qui aurait préféré la pénétration philosophique à l'exode africain. « Un philosophe, c'est celui qui invente une attitude », note-t-il. Et force est de constater que la posture du joueur, agissant par-delà le premier et le second degré, dessine une issue possible à l'aporie qui clôt le xx^e siècle (fuite auto-

destructrice ou ennui dépressif?) et a marqué comme aucune autre notre génération (bobo indifférent ou crevard punk?). Opérant, pourrait-on dire, au « premier degré et demi », la figure du joueur nous débarrasse de nombre de faux problèmes. Elle dépasse, mais sans en abolir les termes, l'opposition entre la rude rationalité et le vif instinct, l'anarchie et la loi, l'exigence et la jouissance, la communauté et le sujet, la lucidité désenchantée et l'activisme passionné. Idéaliste-nihiliste — donc surtout pas nihiliste et évidemment pas idéaliste — elle est une morale profonde apte à nous arracher aux pesanteurs de l'ère du vide « postmoderne » : le scénario philosophique d'une vie intense mais qui pourtant dure. À l'orée du siècle, Mehdi Belhaj Kacem formule un nouveau pari pascalien. Un grand jeu inédit, donc : ouvert à tout candidat de bonne volonté.

PHILIPPE NASSIF
Paris, janvier 2005

I

LE RÉEL AU POUVOIR ?

1.

Le non-temps où nous sommes

PHILIPPE NASSIF : *J'aimerais, si tu n'y vois pas d'inconvénient, entrer dès maintenant dans le vif du sujet.*

MEHDI BELHAJ KACEM : *N'hésite pas.*

PH. N. : *Dans La Mobilisation infinie, le philosophe Peter Sloterdijk parle de ses contemporains, nous, comme des « premiers candidats à une civilisation panique ». Car, explique-t-il, « le catastrophique est devenu une catégorie qui ne fait plus partie de la vision mais de la perception. Aujourd'hui tout homme qui a la force de compter jusqu'à trois peut être prophète. De toute façon la catastrophe (...) a sa place dans les nouvelles du jour et dans les procès-verbaux des commissions, plutôt que dans les promesses apocalyptiques ».*

Dans ton premier roman, Cancer, écrit à dix-sept ans, j'ai trouvé deux phrases qui font directement écho au propos de Sloterdijk : « L'apocalypse nouvelle n'est pas que tout va finir, c'est que tout est fini, de la mort qui remue par convention, rien ne peut ni ne doit changer et c'est son règne qui est venu... »

M. B.K. : *Je ne me souvenais pas. Pas mal pour mon âge...*

PH. N. : *Je trouve aussi. Mais c'est la suite qui m'intéresse : « Le réel est partout devenu didactique, despotiquement*

didactique. » Cette dernière phrase, comme celle de Sloterdijk, je la comprends comme le fait que la critique sociale, celle par exemple formulée par les situationnistes dans les années 60, n'anticipe plus sur le cours du monde — son devenir spectaculaire où toute réalité est falsifiée. Les phénomènes qu'elle décrit sont inscrits dans notre quotidien, ce sont désormais des faits inexpugnables. Pour paraphraser Godard, il me semble qu'aujourd'hui « tout le monde a deux métiers : le sien et celui de critique social ». Ce qui, évidemment, ne résout rien mais augmente au contraire notre vertige : tout se passe comme si nous prenions acte de l'ampleur du désastre au moment où il est déjà trop tard. J'ai le sentiment qu'on pourrait très bien spécifier ce vertige avec deux événements qui sont : le 11 septembre 2001 et le 21 avril 2002. L'attentat du World Trade Center et l'hystérie stupéfiante qui a succédé à l'accession de Le Pen au second tour des élections présidentielles. Pour aller vite, ces deux traumatismes collectifs ont joué comme un arrachement violent à la posthistoire molletonnée dans laquelle nous étions plongés. Au contraire, on a le sentiment de vivre le régime dur de la « séparation » pour parler en termes situationnistes. Que se profile à l'avenir une guerre de tous contre tous dont, pourrait-on dire, le conflit israélo-palestinien est l'avant-garde.

Et que la peur vertigineuse qui nous saisit repose sur l'insaisissabilité du réel : nous n'avons rien sur quoi nous appuyer, le sol se dérobe sous nos pieds. Face à cette situation nouvelle, j'ai la nette impression que les enjeux vont se durcir, qu'ils se durcissent déjà. Que nous allons être de plus en plus amenés à choisir notre camp. Que nous allons redevenir très premier degré. Qu'il va nous être de plus en plus difficile de simplement continuer à évoluer dans cette espèce de postmodernité un peu gazeuse, essentiellement peuplée d'une masse de consommateurs et dénuée d'enjeu historique véritable.

M. B.K. : Je le crois aussi — et c'est tout le sens de ce livre. À l'évidence, les repères du 11 septembre 2001 et le 21 avril 2002 ont tous deux partie liée avec la question de l'événement qui est au centre de ma réflexion philo-

Mehdi Belhaj Kacem est une figure d'exception de la philosophie contemporaine. Au croisement d'Alain Badiou, de Deleuze et de Lacan, sa pensée puise sa singularité dans l'expérience des années 2000. Elle aborde les jeux vidéo et la pornographie, la crise de la paternité et les subcultures jeunes, *Fight Club* et le hip hop gangsta. Mais elle se penche aussi sur l'héritage situationniste, les effets de Mai 68 et la nécessité d'un retour au questionnement marxiste.

Philippe Nassif a longuement interrogé cet ovni du paysage intellectuel français. Conçus pour un large public, ces entretiens permettent de mieux comprendre une œuvre réputée difficile. Ils apportent un précieux éclairage sur l'état d'esprit des plus ou moins de trente ans. Et posent les questions clés de notre époque: le 11 septembre 2001 inaugure-t-il un retour au réel? Comment repenser l'événement dans cette léthargie historique qui est la nôtre? Par quelles voies déjouer les pièges du consensus politique et médiatique?

Né en 1973, de père tunisien et de mère française, Mehdi Belhaj Kacem s'est d'abord consacré à la littérature (*Cancer*, 1994; *Vies et morts d'Irène Lepic*, 1996; *L'Antéforme*, 1998) avant d'écrire ses ouvrages de philosophie (*Esthétique du chaos*, 2000; *L'Essence n de l'amour*, 2001; *L'Affect*, 2005). Il a également été l'acteur principal du film *Sauvage Innocence*, de Philippe Garrel.

Journaliste à *Technikart* et écrivain (*Bienvenue dans un monde inutile*, Denoël, 2002), Philippe Nassif a trente-trois ans.

MÉDIATIONS

B 25511.2 04.05
ISBN 2.207.25511.5
25 €

